

Jamais au Québec ni ailleurs au Canada une programmation culturelle n'avait été aussi riche que celle de l'Exposition universelle de Montréal. Des poètes, des peintres, des sculpteurs et des musiciens de tous les pays du monde se sont succédé sur l'île Notre-Dame d'avril à octobre 1967.

par Bruno Levesque



Terre des Hommes : un *bain* de culture

Un musée international, une Conférence mondiale sur la poésie, un Salon portant sur le livre au Québec, un Festival mondial de musique, Expo 67 a été un véritable bain de culture pour les 50 millions de personnes qui l'ont visitée. Un événement d'une telle ambition réunissant la littérature, la musique, l'art visuel, coûterait une telle fortune aujourd'hui que personne ne songerait même à l'organiser.

Musique et chansons en ont mené large à Expo 67, à commencer par la célèbre chanson de Stéphane Venne dont les « Un jour, un jour... » ont été fredonnés par l'ensemble de la population québécoise. Des chansons, les visiteuses et visiteurs d'Expo 67 ont pu en entendre bien d'autres, dont celles de Pauline Julien, Monique Leyrac, Gordon Lightfoot, Renée Claude, Mouloudji, Leonard Cohen, Ricet Barrier, Tex Lecor... L'Expo 67 a aussi accueilli plusieurs orchestres de jazz et troupes de folklore. En tout, des milliers de concerts, dont plusieurs entièrement gratuits!

Musique maestro!

« Terre de sueurs, de sang, de soleil, hostile et prodigue terre, belle ambivalente. » Cette description de la Terre, jaillie de la plume de Michèle Lalonde, est tirée de *Terre des Hommes*, un poème symphonique que l'auteur a écrit avec le compositeur André Prévoist et qui a été créé par l'Orchestre symphonique de Montréal lors du gala inaugural de l'Expo 67.

La suite de l'été 67 a été à la hauteur des attentes créées par cette inauguration. Des ensembles aussi célèbres que la Scala de Milan, l'Opéra de Vienne, l'Opéra du théâtre Bolchoï et l'Orchestre philharmonique de Vienne, des chefs d'orchestres prestigieux comme Karl Boem et Herbert von Karajan, des œuvres aussi connues que le *Requiem* de Verdi, *Tristan et Iseult* de Wagner, *Guerre et paix* de Prokofiev ou *Boris Godounov* de Moussorgsky se sont succédé pendant six mois. Des œuvres



moins célèbres mais tout aussi dignes de mention ont été créées pour Expo 67 par divers artistes : *L'Homme et les régions polaires* de Serge Garant, *Labyrinthe* de Murray Schafe, l'opéra *Louis Riel* de Harry Somers, sans oublier l'environnement sonore du pavillon du Québec qu'a composé Gilles Tremblay et qui lui a valu le prix Callixa-Lavallée.

Un musée mondial

Pour ce qui est des arts visuels, jamais le public québécois n'avait été mis en contact avec autant d'œuvres et artistes. À lui seul, le Musée d'art d'Expo 67 contenait des centaines de toiles et de sculptures provenant de tous les âges et de tous les coins du monde. Des peintures de Modigliani, Rembrandt et Gauguin côtoyaient celles de Van Gogh, Rubens, Degas, Riopelle et autres grands maîtres. En plus de ces chefs-d'œuvre, les 42 pavillons nationaux recelaient leur part de trésors : œuvres américaines de *pop art* et de *op art*, sculptures de Xénakis, Picasso, Vedova, Soto, Pomodoro, Bonet, etc.

La littérature n'a pas été négligée, loin de là. Le théâtre a pris le devant de la scène avec notamment des représentations d'*Agamemnon* d'Eschyle, d'*Hamlet* et de *Romeo and Juliette* de Shakespeare, du *Soulier de satin* de Claudel et bien d'autres. Durant tout l'été 67, un Salon du livre du Québec a permis à la population de prendre contact avec les livres et la littérature d'ici. Un important colloque international sur la poésie a réuni pendant une semaine 34 poètes provenant de 16 pays.

Mais ce n'est pas tant la qualité et la diversité des œuvres et des artistes réunis à Montréal pour l'Expo 67 qui en font l'événement culturel le plus important des 50 dernières années. Car si la chanson de Stéphane Venne promettait aux visiteurs du monde entier de leur faire « voir de grands espaces », Expo 67 aura fait voir le monde à la population québécoise. Dans la foulée du vent de changement qui soufflait sur le Québec dans les années 60, cette prise de contact avec les cultures du monde entier aura permis à la culture québécoise de faire un énorme pas en avant.

À 25 ans, après quelques années sur le marché du travail, Patrick Nicol décide de s'inscrire à l'université. Il choisit l'Université de Sherbrooke pour le régime coopératif. En septembre, lors de l'inscription, il opte pour le programme de littérature. Même si cette avenue lui fermait l'accès aux stages, la passion l'emporte sur la raison. Patrick Nicol en est conscient : « Je n'avais aucun but précis en tête. Dans le fond, je n'ai pas d'ambition, moi, dans la vie. »

par Johanne Bédard

Au gré des intuitions

À 20 ans, Patrick Nicol a écrit son premier livre, intitulé *Laissons dormir ma liberté confuse*. Aujourd'hui, il écrit son cinquième livre, pour lequel il a obtenu une bourse du Conseil des arts du Canada. En dépit de son expérience grandissante, l'auteur se définit comme un mauvais conteur : « Je n'ai pas beaucoup de souffle. Je raconte petits morceaux par petits morceaux. Certains chapitres ne dépassent pas plus d'une page, et tout se déroule vite. »

Enfin si le personnage derrière les livres est assez difficile à cerner, il est carrément insondable à travers eux. Il ne s'y confesse point. Il n'y révèle pas non plus ses états d'âme. Un peu comme dans la vie, Patrick Nicol écrit ce qu'il a à écrire, après quoi le silence s'installe. Il met un point à sa phrase. Par contre, il connaît l'art de provoquer.

Le malaise

Son roman *Paul Martin est un homme mort* a fait coulé beaucoup d'encre dans les médias. Avec un titre provocateur et une histoire située aux limites du réel et de l'imaginaire, Patrick Nicol savait qu'il s'aventurerait dans des terrains périlleux : « Le sujet peut nuire à l'auteur, s'il est trop baveux. » Pourtant, son livre a connu un franc succès. Le prix Alfred-Desrochers et les critiques, excellentes en général, ont d'ailleurs fait mousser les ventes de ce livre qui use de sarcasmes, sans malice. L'auteur qualifie d'essentiel le malaise qu'il provoque en utilisant des noms de personnages connus et une histoire plausible : « En créant un malaise, tu rends le lecteur inconfortable, incertain de ce que l'histoire signifie, à quoi elle sert, où elle s'en va. Ça empêche le livre d'être inoffensif. »

Pas d'ambition, Patrick Nicol ? Pas certain. Peut-être une ou deux qui touchent à la compréhension du monde littéraire, à la pratique d'écriture et à l'enseignement. Il poursuit actuellement des études de troisième cycle en littérature et fait partie du Groupe de recherche en édition littéraire au Québec. « J'essaie de comprendre ce qui fait qu'une œuvre littéraire a ou n'a pas d'impact sur la société », explique-t-il. Il travaille parallèlement à un projet de roman, pour lequel il espère à la fois le même succès que son roman précédent et la poursuite d'une démarche originale d'écrivain. Enfin, comme professeur de cégep, il souhaite donner à ses étudiantes et étudiants des cours à la hauteur de leurs attentes, et même un peu plus.

Sans direction précise

Dans la vie de tous les jours, Patrick Nicol se définit comme une personne économe. Dans son langage à lui, cela signifie qu'il parle très peu pour ne rien dire. Quand il écrit cependant, c'est tout le contraire. Il laisse errer son imagination telle qu'elle se présente, puisque, dans un premier temps, lui-même n'a pas nécessairement idée de la tournure que les événements prendront et, ensuite, parce qu'il nourrit d'abord des ambitions esthétiques : « J'aime écrire uniquement pour faire de la littérature, pour me rapprocher de la poésie, créer des ambiances. Le problème, c'est de savoir quelle histoire je vais raconter autour. Ça, ça me mêle. »



Professeur, écrivain et chercheur, Patrick Nicol a vu son travail d'écrivain salué par l'attribution récente de deux prix littéraires : le Grand prix littéraire de la Ville de Sherbrooke, pour son récit *Les années confuses* (1996), et le prix Alfred-Desrochers de l'Association des auteurs des Cantons de l'Est, pour son premier roman, *Paul Martin est un homme mort* (1997).

Photo Marie-Claude Lapointe

Selon lui, l'ambiguïté qu'il laisse planer dans l'esprit des gens rend un livre plus attrayant, plus difficile à oublier pour le lecteur. Si ce dernier, après avoir tourné la page finale du roman est toujours tourmenté par les personnages de l'histoire, alors l'auteur aura atteint son objectif. Mais attention ! Patrick Nicol se garde bien de livrer des réponses : « Autrement, tu crées un roman déjà fermé, déjà mort. Tu te limites à ce que les gens vont penser du livre. » D'ailleurs, dans la tête de l'auteur, *Paul Martin* est un roman toujours vivant.

S'il ne se connaissait pas...

Un tantinet rebelle, un tantinet paresseux, ce mystérieux personnage avoue ne pas être un lecteur structuré. Il peut lire trois ou quatre livres en même temps... mais se rend difficilement jusqu'au bout. Il avoue en outre ne pas avoir lu tous ses classiques. Lorsqu'il doit choisir un livre, il hésite. Il a des goûts variés, il aime le changement. Par contre, la poésie et les récits brefs l'intéressent très peu. Il aime aller chercher ce je ne sais quoi chez un auteur que lui-même ne possède pas. Voire même un style d'écriture à l'antipode du sien. Ce qu'il fait lui, ce n'est pas son genre. S'il ne se connaissait pas, Patrick Nicol ne se lirait pas!

Le professeur

En plus d'écrire, Patrick Nicol enseigne le français au Collège de Sherbrooke. Plus précisément, il enseigne la période classique de la littérature. Il se passionne pour son travail, surtout grâce aux élèves qui, selon lui, ont une intelligence et une faim de savoir extraordinaires. Ce qui rend un cours excitant, expose-t-il, c'est quand un élève ose poser une question qui pousse à aller au-delà du cadre théorique prévu par le programme d'enseignement. Malheureusement, cela n'arrive pas aussi souvent qu'il souhaiterait : « Les étudiants manquent de confiance en eux. Ils se contentent d'exécuter mécaniquement ce qu'on leur demande. » Pourtant, Patrick Nicol a la conviction que les études supérieures sont une richesse dont les jeunes devraient profiter

au maximum : « Nous, les professeurs, n'utilisons que le dixième de notre savoir en classe. Les étudiants devraient nous exploiter. Un peu comme des citrons que l'on presse pour en extraire le jus, ils devraient venir se nourrir de notre savoir. »

Ce qu'il souhaite transmettre à ses élèves, ce n'est ni la connaissance de tous les auteurs classiques, ni la passion de la littérature qui est sienne. En fait, il veut que ses étudiants associent la littérature à de bons moments passés en classe : « Il faut leur laisser une empreinte émotive; le jour où ils auront envie d'ouvrir un livre, il faut qu'ils se souviennent que la littérature peut être intéressante. » Pour laisser de bons souvenirs aux élèves, Patrick Nicol va même jusqu'à faire la lecture en classe : « Avec une oreille attentive, explique-t-il, les jeunes sont davantage en mesure d'apprécier toute la beauté de la prose. »

Bref...

Une fois les questions d'entrevue épuisées, Patrick Nicol redevient « économe ». Peut-être pense-t-il à son prochain livre, ou à Paul Martin, ou alors se concentre-t-il simplement sur l'ambiance du petit bistro de la rue Wellington dans lequel il sirote un café ? La question paraîtrait probablement trop indiscreète. Alors une fois l'avoir rencontré, on tourne la page et on passe à autre chose, mais ce personnage énigmatique revient quelquefois nous hanter l'esprit, un peu comme certains personnages de romans particulièrement réussis... Il s'est cependant dissout parmi la foule de personnages qui composent le centre-ville de Sherbrooke, laissant vibrer derrière lui tout le mystère de sa disparition.

Avant de réaliser des documentaires qui retracent la vie et la carrière de nombreuses personnalités québécoises ou qui font revivre les époques enflammées, Pierre Brochu a suivi un parcours assez inhabituel. Contrairement au commun des mortels qui se trouve un emploi grâce à sa formation, lui a fait des études à cause du travail !

par Odile Lamy



Pierre Brochu, chasseur d'images et de trésors

Cinéphile dans l'âme et très attiré par le septième art depuis un court métrage qu'il avait réalisé en secondaire III, Pierre Brochu abandonne ses études en administration et, en 1973, dès que son âge le lui permet, ouvre avec des associés Imageries, une maison de production située à Sherbrooke. « Mais là, je me suis retrouvé dans une drôle de situation lorsque j'ai commencé à gagner ma vie de cinéma sans avoir étudié dans ce domaine, se rappelle Pierre Brochu. Je faisais, entre autres, des documentaires pour Radio-Québec qui exigeait un baccalauréat. » Le cinéaste autodidacte entend donc un baccalauréat en communications à l'UQAM... sans suivre de cours d'audiovisuel, les professeurs étant des caméramans qu'il embauchait ! « Ensuite, je me suis mis à donner des cours de production audiovisuelle, poursuit Pierre Brochu, ce qui, normalement, nécessite une maîtrise. » Alors il fait une maîtrise en études littéraires à l'Université de Sherbrooke, de 1980 à 1983, tout en travaillant à temps plein pour sa maison de production.

Le vent dans les voiles avec Olivier

Fort de sa courte mais bénéfique formation en administration, Pierre Brochu commence sa carrière de cinéaste par des documentaires à caractère économique ou didactique pour l'Université de Sherbrooke, Radio-Québec et le ministère de l'Éducation. « Peu de scénaristes et de réalisateurs pouvaient lire un bilan, expliquer les flux économiques ou comprendre la loi de l'offre et de la demande, précise-t-il. Quand Radio-Québec avait quelque chose à produire sur un dossier comme l'amiante ou les facteurs de localisation industrielle, j'étais appelé. »

S'étant séparé de ses associés d'Imageries et ayant plein de projets de films en tête dont les producteurs ne voulaient pas, Pierre Brochu redémarre seul, en 1981, une nouvelle compagnie à Montréal, Poly-Productions. Déterminé et tenace, il décide de produire et de vendre lui-même aux diffuseurs un documentaire à saveur culturelle : le portrait du comédien disparu Olivier Guimond. Cette produc-

tion de 120 minutes en qui personne ne croyait au départ a déjà été diffusée sept fois sur le petit écran, recueillant encore plus d'un million de cotes d'écoute l'année dernière à TVA, à la septième diffusion pourtant !

Le succès inespéré d'Olivier a ouvert la voie à toute une série de biographies célébrant les carrières d'artistes québécois : Clémence Desrochers, Jean-Guy Moreau, Dominique Michel, Jean Duceppe, Ginette Reno, Denise Filiatrault et Marc Favreau. Pierre Brochu a même fait le portrait d'un lutteur professionnel, Yvon Robert, premier athlète canadien-français à avoir remporté un championnat mondial. Il a également signé de véritables documentaires patrimoines avec la trilogie *Le vent des années 60*, *Les enfants d'un siècle fou* et *Connaître la suite*, reflet de notre société à différentes époques. Et grâce aux nouvelles chaînes spécialisées, comme Canal D, Pierre Brochu peut à présent ressortir des sujets longtemps conservés dans un tiroir faute de diffuseurs intéressés. Plusieurs politiciens, tels que Daniel Johnson père, Réal Caouette, Camilien Houde, vont bientôt revivre sous les images du spécialiste des films de montage.

Par souci d'ouverture internationale, Poly-Productions se tourne, depuis cinq ans, vers le documentaire animalier et étranger. Un spectaculaire voyage au cœur de l'univers caché de nos derniers géants, *Rencontres avec les baleines du Saint-Laurent*, a été vendu dans une quarantaine de pays. Poly-Productions collabore aussi aux volets internationaux des émissions *La semaine verte* et *Second regard*, diffusées à Radio-Canada, par la production de documentaires tournés au Vietnam, au Cambodge, en Côte d'Ivoire, en Angola.

Projets ou chimères ?

Admiratif devant les personnes passionnées et passionnantes, Pierre Brochu ne manque jamais de sujets de portraits. Qu'ils naissent du quotidien, de lectures, d'une question, d'une rencontre ou d'un événement fortuits, les projets fourmillent. Mais, hélas, tous ne se concrétisent pas, comme le regrette le documentariste : « En général, seulement un avant-projet sur dix se rend à l'étape de production. »

Plusieurs facteurs, dont le financement et le marché de diffusion, sont à l'origine de ces fréquents avortements. Financés à 80 p. 100 par quatre ou cinq investisseurs et à 20 p. 100 par les diffuseurs, les documentaires restent toujours à la merci d'un quelconque avatar financier. Ainsi, une série de 26 demi-heures sur le XX^e siècle en marche avec Radio-Canada a échoué l'an dernier à l'ultime étape.

Les refus de projets dépendent aussi fortement de la grille horaire des diffuseurs et de leurs besoins. « Plus nous touchons à un sujet universel, moins les diffuseurs québécois sont intéressés », constate Pierre Brochu, qui vendra donc moins facilement à Radio-Canada un documentaire sur les baleines qu'un portrait de Dominique Michel... qui ne peut être réalisé par National Geographic !

Patience et longueur de temps...

Si Pierre Brochu déplore de passer plus de temps à la quête de financement qu'à la réalisation proprement dite, il reconnaît néanmoins que la recherche documentaire représente une partie très longue et minutieuse, voire ardue lorsque les documents audiovisuels sont peu indexés ou mal répertoriés. Dénicher des images dans ces conditions équivaut à un vrai travail de bénédictin, car il faut souvent visionner tout ce qui a été fait sur le sujet avant de trouver la perle rare. Pour le portrait de Jean Duceppe, Pierre Brochu a dû examiner 40 épisodes de *Terre humaine* pour en retirer seulement 90 secondes !

Dans le cas de portraits de personnes qui ont vécu il y a fort longtemps, la recherche devient encore plus acrobatique, puisque les archives sont carrément inexistantes et les contemporains peu nombreux pour témoigner. Ces difficultés n'arrêtent pourtant pas l'infatigable chercheur de trésors qui prépare une série sur des Québécois méconnus et marginaux pour leur époque, comme Éva Tanguay devenue millionnaire grâce à ses strip-teases à New York dans les années 1910, ou encore ce Québécois ingénieur en chef pendant les campagnes de Napoléon Bonaparte.

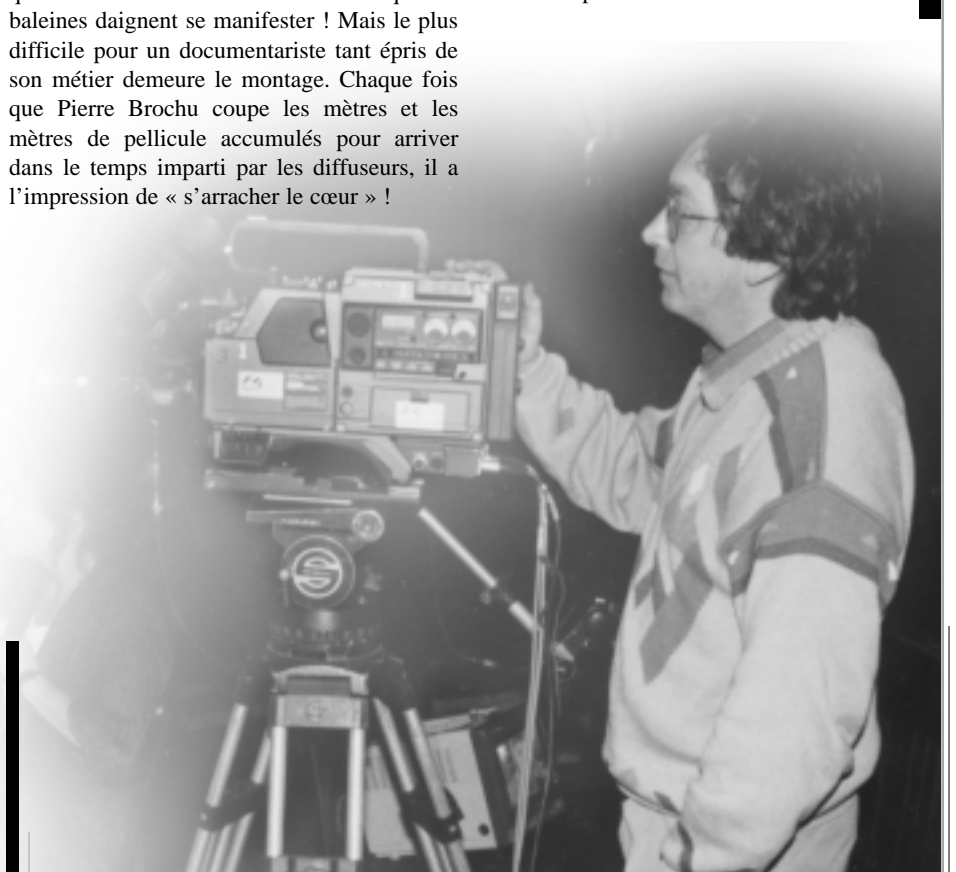
Pour dépoussiérer les merveilles enfouies dans les archives afin de réunir une collection d'extraits représentatifs des personnalités qu'il dépeint, Pierre Brochu s'entoure de collaborateurs. Avec ses recherchistes, il écume tout ce que la presse écrite, la radio, le petit et le grand écran ont conservé. « Quand j'ai un dossier précis, j'embauche un recherchiste très pointu sur le sujet, mentionne le chasseur d'images. Pour mon projet de séries sur la chanson française, j'ai fait appel à Élisabeth Gagnon, animatrice d'émissions radiophoniques sur les musiques du monde et véritable encyclopédie vivante. »

Si les productions de Pierre Brochu exigent d'innombrables heures de recherche, elles requièrent aussi de longs et patients mois de tournage et de montage. Pour le documentaire sur les baleines, l'équipe de tournage a passé quatre mois sur un bateau à attendre que les baleines daignent se manifester ! Mais le plus difficile pour un documentariste tant épris de son métier demeure le montage. Chaque fois que Pierre Brochu coupe les mètres et les mètres de pellicule accumulés pour arriver dans le temps imparti par les diffuseurs, il a l'impression de « s'arracher le cœur » !

Une chasse aux trésors doublement fructueuse

À la fois producteur, réalisateur et scénariste selon les contrats, Pierre Brochu se distingue au niveau national et international. Nombre de ses documentaires ont été mis en nomination, plusieurs ont reçu des prix (Gémeaux, Félix, etc.) et les critiques élogieuses abondent. Mais toutes ces récompenses laissent de marbre le modeste cinéaste. Est-ce son perfectionnisme qui l'empêche de reconnaître son travail à sa juste valeur ?

Peu importe, la chasse aux trésors ne profite pas qu'au traqueur. Dans ses créations télévisuelles préparées avec beaucoup de persévérance et de passion, Pierre Brochu rend hommage aux personnalités qui ont occupé ou qui occupent encore une place importante sur la scène québécoise. De plus, grâce à ses sujets inédits, il donne la parole aux oubliés tout en brossant un portrait de la vie sociale de leur époque. Par contre, ses films de montage peuvent parfois susciter des débats, comme *Les enfants d'un siècle fou* qui a été étiqueté de documentaire rose sur les années 70 par les personnes qui ne se sont pas retrouvées dans ce film, notamment les féministes et les protagonistes de la Crise d'octobre. Qu'il est donc difficile de plaire à tout le monde ! En tout cas, les voyages au cœur de l'intimité des gens permettent à Pierre Brochu d'assouvir sa soif d'apprendre et sa curiosité tout en donnant un sens à l'œuvre de nos artistes, de nos athlètes et de nos politiciens.



Une grande partie du travail de Benoît Tranchemontagne consiste à poursuivre les criminels. Cependant, c'est armé d'un micro, d'un téléphone cellulaire et d'un téléavertisseur qu'il effectue son métier.

par Élise Giguère

Benoît Tranchemontagne occupe un poste de journaliste aux faits divers à TQS. La station, qui se qualifie elle-même de mouton noir de la télévision, mise beaucoup sur cet aspect des nouvelles. « Les faits divers ont longtemps été dénigrés. On les appelle les chiens écrasés, de dire le journaliste. Pourtant, lorsqu'un fait divers important survient, il fait la une de tous les journaux et bulletins de nouvelles. Les faits divers touchent les gens, car un drame humain se cache derrière chacun de ces événements. »

Pour couvrir ces drames humains, Benoît Tranchemontagne passe une grande partie de la journée dans la fourgonnette du Grand Journal de TQS. C'est d'ailleurs à bord de celle-ci que SOMMETS a interviewé le journaliste. Le véhicule est muni d'un arsenal de postes d'écoute, qui permettent au journaliste de suivre les communications des policiers, des pompiers et même d'Urgence-Santé. Lorsqu'il entend parler d'un événement intéressant, Benoît Tranchemontagne se rue vers l'endroit avec son complice, Christian Pichette, as du volant et de la caméra.

« La compétition est très forte dans le domaine des faits divers. Si on manque un appel, on manque la nouvelle », explique le journaliste. Son collègue caméraman l'appuie : « On ne perd pas de temps. » En une seule journée, l'équipe Tranchemontagne-Pichette peut changer de sujet trois ou quatre fois. À tout moment, un fait plus intéressant risque de survenir ailleurs.

Tranche de vie d'un journaliste

Benoît Tranchemontagne dit adorer cet aspect de son métier. « J'aime l'action qui tourne autour de mon travail. » Cependant, pour un peu d'adrénaline, il doit investir beaucoup de temps. Même si son horaire lui demande de travailler de 9 à 5, il n'est pas rare de voir le journaliste sortir de la station vers 20 h. De plus, il reste sur appel tous les soirs et trois fins de semaine sur quatre. Un horaire pas évident lorsqu'on a une épouse et des enfants !

Souvenirs retrouvés

C'est sur les bancs de l'Université que Benoît Tranchemontagne a fait la connaissance de sa compagne. Comme lui, elle a étudié en rédaction-recherche. « Elle corrigeait mes textes », avoue-t-il bien humblement. Ce journaliste téméraire admet du même souffle avoir été terrorisé par une chose dans sa vie : la grammaire ! Ses professeurs le critiquaient constamment pour ses fautes d'orthographe. « Mais un jour, l'un d'eux m'a dit que, malgré mes fautes, j'écrivais bien ! » Un coup de téléphone cellulaire lui coupe la parole. Quelques secondes plus tard, il revient à ce qu'il disait.

Déjà à l'Université, Benoît Tranchemontagne avait eu un avant-goût de la vie de journaliste. Il a fait ses premières armes au *Collectif*, où il occupait le poste d'éditorialiste. De plus, il a animé une émission et des chroniques de cinéma à CFLX, la radio communautaire de Sherbrooke. En dépit de son implication dans le domaine, Benoît Tranchemontagne ne savait pas à cette époque qu'il se dirigerait en journalisme. En fait, il avait choisi le programme de rédaction-recherche en raison du régime coopératif.

Une voix féminine, provenant d'un des postes d'écoute, interrompt soudainement ses souvenirs

d'étudiant : « Au centre médical, un homme vient de passer à travers la fenêtre. » Christian Pichette, le caméraman à l'âme de pilote de Formule 1, appuie sur le champignon. Il est 13 h 45. La fourgonnette se faufile entre les rangées de voitures, klaxonne les passants... Les deux comparses doivent se rendre à une conférence de presse à 14 h, mais ils détiennent peut-être une nouvelle plus intéressante. Une fois sur les lieux, pas de verre cassé ni de blessés en vue. L'équipe remet le cap sur la conférence de presse.

Journaliste, tu deviendras !

Pendant que le caméraman cherche le lieu de la conférence de presse, Benoît Tranchemontagne raconte qu'après son baccalauréat, il a complété un certificat en enseignement au secondaire. Son diplôme en poche, il s'est vu offrir un poste d'enseignant dans un village du Nord du Québec. Or, au même moment, il a entendu dire qu'une station de radio de New Carlisle, celle-là même où René Lévesque avait commencé sa carrière, cherchait un journaliste. Le jeune homme a alors tenté sa chance !

Depuis, ses postes de journaliste se sont suivis, mais ne se sont pas tous ressemblés ! On l'a entendu à CJRS, vu à CKSH. Par la suite, il a obtenu un poste pour Radio-Canada en Saskatchewan. Là-bas, en plus d'être correspondant, il a conçu des reportages pour les émissions *Le Point*, *La semaine verte*, et *À tout prix*.

À son retour à Montréal, il a reçu des offres de deux stations. Son choix s'est arrêté sur TQS, où on lui proposait d'aller sur le terrain, contrairement à l'autre endroit où un poste de rédacteur lui était offert. « TQS représentait la meilleure place pour me faire un nom », avoue le journaliste. Maintenant qu'il travaille à TQS, Benoît Tranchemontagne a vu son champ d'activités s'élargir. En plus d'être journaliste, il anime l'émission *Scènes de crime*, une émission entièrement consacrée aux faits divers. « C'est sûr que *Scènes de crime* n'est pas un roman à l'eau de rose, mais toutes les images que nous voyons pendant l'émission ont déjà été montrées dans un bulletin de nouvelles. »

Benoît Tranchemontagne affirme qu'en animant cette émission, il est devenu mieux connu dans le milieu policier et ambulancier. Il n'y a pas que ces gens qui le reconnaissent. Pendant qu'il enregistre son commentaire sur la conférence de presse, des passants le saluent et l'appellent par son nom. Preuve qu'il s'en est bel et bien fait un !

